

celles-ci, nous portons cette décision à votre connaissance et vous invitons à en communiquer le contenu aux autorités inférieures et aux offices de poursuites de votre canton, en donnant pour instruction aux offices de poursuites de procéder à l'avenir dans le sens indiqué.

Termine per la pubblicazione d'incanti di beni mobili.

La Camera Esecuzioni e Fallimenti del Tribunale federale ha avuto di recente occasione di occuparsi della questione se gli Uffici di esecuzione non debbano, nella pubblicazione di incanti di beni mobili, osservare un termine.

Ispirandosi al disposto dell'art. 125 al. 3 LEF che stabilisce che il debitore, il creditore ed i terzi interessati devono essere informati almeno tre giorni prima del giorno, dell'ora e del luogo della vendita, la Camera Esecuzioni e Fallimenti del Tribunale federale ha deciso che anche gli avvisi d'asta dovranno pubblicarsi almeno tre giorni prima, poichè se la pubblicazione non avviene che all'ultimo momento, non vi è più nessuna garanzia che gli interessati si presentino all'incanto, mancando loro il tempo necessario per prepararsi a parteciparvi. (Ved. sentenza 3 ottobre 1912 causa Suter).

Siccome attualmente in gran numero di località questi avvisi non si pubblicano che alla vigilia o perfino qualche ora soltanto prima dell'asta, portiamo detta decisione alla vostra cognizione, pregandovi di comunicarne il tenore alle Autorità inferiori ed agli Uffici di esecuzione e di invitare quest'ultimi a conformarsi in avvenire a quanto sopra è indicato.

20. Kreisschreiben (Circulaire) Nr. 3 vom 6. Februar 1913.

Auslieferung polizeilich beschlagnahmter Gegenstände eines strafrechtlich Verfolgten an auswärtige Staaten.

Gemäss Art. 27 des Bundesgesetzes betreffend die Auslieferung gegenüber dem Auslande sind im Falle der Bewilligung der Auslieferung den Behörden des ersuchenden Staates mit der Person des Verfolgten auch die Papiere, Wertsachen und andern in Beschlag genommenen Gegenstände zu übergeben, die sich auf das Vergehen beziehen, wegen dessen die Auslieferung stattfindet. Ähnliche Bestimmungen finden sich in einer Reihe von Auslieferungsverträgen der Schweiz mit auswärtigen Staaten.

Neben die Auslieferung der Person des Verfolgten tritt also gegebenenfalls als Akzessorium die sog. Sachauslieferung. Darüber, ob und in welchem Umfange im einzelnen Falle eine solche erfolgen soll, entscheidet die Behörde, welche die Auslieferung der Person zu bewilligen hat, also je nachdem der Verfolgte sich mit seiner Auslieferung einverstanden erklärt oder dagegen eine auf Auslieferungsgesetz, Gegenrechtserklärung oder Staatsvertrag gestützte Einsprache erhebt, entweder der Bundesrat oder das Bundesgericht. Haben diese einmal die Auslieferung verfügt, so kann die Vollziehung ihrer Anordnung durch privatrechtliche Ansprüche Dritter an den betreffenden Gegenständen nicht gehindert werden. Dieses Prinzip ergibt sich, soweit die Auslieferung auf Grund des Bundesgesetzes stattfindet, aus Art. 27, letzter Absatz desselben, wonach allfällige Rechte Dritter nur vorbehalten werden, also die Auslieferung selbst nicht ausschliessen sollen; soweit sie auf Grund eines Staatsvertrages stattfindet, folgt es ohne weiteres aus der Erwägung, dass die durch den Vertrag begründete völkerrechtliche Pflicht den privaten Interessen vorgehen muss. Dem Falle, wo an

den auszuliefernden Gegenständen dingliche Rechte Dritter bestehen, ist derjenige gleichzustellen, wo sie zur Sicherung von Forderungen an den Verfolgten mit Arrest belegt oder gepfändet worden sind. Das Bestehen eines Arrestes oder einer Pfändung berechtigt also den Betreibungsbeamten nicht, die Aushingabe der den Gegenstand des Auslieferungsentscheides bildenden Sachen an die mit dem Vollzug der Auslieferung betrauten Behörden zu verweigern, sondern es hat auch hier der betreibungsrechtliche Beschlag dem öffentlich-rechtlichen zu weichen. Dies ist für einen Fall, wo die Auslieferung zufolge Einsprache des Verfolgten vom Bundesgericht bewilligt worden war, bereits durch dessen Urteil vom 15. September 1906 in Sachen Belenzow (AS 32 I Nr. 77) ausgesprochen worden. Es muss aber auch da gelten, wo der Auslieferungsentscheid mangels einer solchen Einsprache vom Bundesrat ausgegangen ist, da, sobald der Verfolgte selbst in seine Auslieferung einwilligt, der Bundesrat eben nicht nur über diese, sondern auch über die damit akzessorisch verbundene Sachauslieferung endgültig zu befinden hat.

Nachdem es trotzdem neuerdings vorgekommen ist, dass ein Betreibungsamt polizeilich in Beschlag genommene Gegenstände eines strafrechtlich Verfolgten arresiert und gepfändet und sich sodann unter Berufung hierauf dem Vollzuge des Auslieferungsentscheides des Bundesrates widersetzt hat, sehen wir uns daher, einem Wunsche des eidgenössischen Justiz- und Polizeidepartementes Folge gebend, veranlasst, gestützt auf Art. 15 SchKG und Art. 17, 23 OG, im Zirkularwege auf die in der Materie geltenden Rechtsgrundsätze hinzuweisen.

Extradition aux Etats étrangers d'objets saisis par la police et qui appartiennent à un individu poursuivi pénalement.

Conformément à l'article 27 de la loi fédérale sur l'extradition aux Etats étrangers, il y a lieu de livrer

aux autorités de l'Etat requérant non seulement la personne de l'extradé, mais aussi les papiers, valeurs et autres objets saisis qui se rattachent à l'infraction pour laquelle l'extradition est opérée. Des prescriptions analogues sont édictées par plusieurs traités d'extradition conclus entre la Suisse et des Etats étrangers.

L'extradition des objets constitue donc, le cas échéant, un accessoire de l'extradition des personnes. La solution de la question de savoir si, et dans quelle mesure, l'extradition des objets doit être accordée dans un cas donné appartient à l'autorité chargée de prononcer sur l'extradition de la personne poursuivie. Cette autorité sera par conséquent soit le Conseil fédéral, soit le Tribunal fédéral, suivant que l'individu arrêté aura consenti à son extradition ou qu'il aura, au contraire, soulevé contre celle-ci des objections fondées sur la loi fédérale, sur un traité ou sur une déclaration de réciprocité. Lorsque l'autorité compétente a décidé qu'il y a lieu à extradition, l'exécution de cette décision ne peut plus être empêchée par des prétentions de droit privé que des tiers feraient valoir sur les objets en question. Ce principe découle, en tant que l'extradition a lieu en vertu de loi fédérale, de l'article 27 précité, à teneur duquel les droits que des tiers auraient pu acquérir sur les objets à livrer demeurent seulement réservés et n'en excluent par conséquent point l'extradition. Si l'extradition est accordée sur la base d'un traité, la même solution s'impose, car il va de soi que l'obligation du droit des gens consacrée par le traité doit avoir le pas sur les intérêts privés. Il faut assimiler, au cas où des tiers ont acquis des droits réels sur les objets à extraditer, celui où ces objets ont été séquestrés ou saisis pour garantir des prétentions que des tiers font valoir contre l'extradé. L'existence d'un séquestre ou d'une saisie ne confère donc pas à l'office des poursuites le droit de se refuser à livrer aux autorités chargées d'opérer l'extradition les objets qui sont désignés dans le prononcé d'extradition. Ici encore, la saisie

fondée sur le droit de poursuivre doit céder le pas à la saisie pratiquée en vertu du droit public. Le Tribunal fédéral s'est déjà prononcé dans ce sens à l'occasion d'une extradition qu'il a accordée ensuite de l'opposition formée par l'extradé (arrêt du 15 septembre 1906, dans la cause Belenzow, RO 32 I n° 77). Il doit en être de même dans le cas où le décret d'extradition émane du Conseil fédéral, l'individu réclamé n'ayant soulevé aucune objection contre son extradition. En effet, du moment que la personne à extraditer a déclaré consentir à être livrée, c'est au Conseil fédéral qu'il appartient de prononcer définitivement, non seulement sur la question de l'extradition de la personne arrêtée, mais aussi sur la question accessoire de l'extradition des objets saisis.

Il n'en est pas moins arrivé récemment qu'un office des poursuites a séquestré et saisi des objets qui appartenaient à un individu poursuivi et qui étaient déjà saisis par la police, et qu'il s'est opposé ensuite à l'exécution du décret d'extradition rendu par le Conseil fédéral. Dès lors, et pour répondre à un désir exprimé par le Département fédéral de justice et police, nous saisissons cette occasion pour attirer votre attention sur les principes exposés ci-dessus (art. 15 LP, 17 et 23 OJF).

Consegna agli Stati stranieri di oggetti sequestrati dalla polizia ed appartenenti ad un individuo di cui fu ammessa l'estradizione.

In conformità dell'art. 27 della legge federale concernente l'estradizione degli stranieri, si deve consegnare alle Autorità dello Stato impetrante non solamente la persona stessa dell'estradando, ma altresì le carte, i valori e tutti gli altri oggetti sequestrati che potessero aver rapporto col delitto per il quale l'estradizione fu accordata.

La consegna degli oggetti è dunque un accessorio dell'estradizione delle persone: l'esame della questione

se e quali *oggetti* debbano, in un concreto caso, venir consegnati all'Autorità requirente incombe alle Autorità competenti per conoscere dell'estradizione della *persona*. Quest'Autorità è dunque o il Consiglio federale o il Tribunale federale a seconda che la persona estradanda ha ammesso l'estradizione oppure l'ha impugnata, basandosi alla legge federale, ad una convenzione internazionale od ad una dichiarazione di reciprocità. Una volta che l'Autorità competente ha pronunciato l'estradizione, l'esecuzione di questa decisione non potrà venir impedita da pretese di diritto privato che dei terzi potessero accampare sugli oggetti sequestrati e da consegnarsi. Questo principio deriva dall'art. 27 *l. c.*, in forza del quale i diritti dei terzi sugli oggetti da consegnare restano riservati: queste pretese non ponno quindi impedirne la consegna. Se poi l'estradizione è ammessa in virtù di un trattato, la questione deve venir risolta nello stesso senso, poichè non si può ammettere che il diritto delle genti, esplicitamente consacrato dal trattato, sia posposto a delle pretese di carattere meramente privato. Il caso poi, in cui queste terze persone avessero fatto pignorare o sequestrare gli oggetti in garanzia di pretese che esse accampano contro l'estradando, deve essere equiparato a quello in cui questi terzi vantano dei diritti reali sugli oggetti da consegnarsi. L'esistenza di un pignoramento o di un sequestro non conferisce all'Ufficio di esecuzioni il diritto di negare all'Autorità incaricata dell'estradizione la consegna degli oggetti elencati nel giudizio di estradizione. Il Tribunale federale ebbe già a pronunciarsi in questo senso (ved. sentenza 15 settembre 1906 nella causa Belenzow, RU vol. 32 I n° 77): la medesima soluzione s'impone quando, non avendo il prevenuto fatto opposizione all'estradizione, il decreto di estradizione fu pronunciato dal Consiglio federale. difatti, dal momento che il prevenuto non ha impugnato l'estradizione, il Consiglio federale ha da conoscere, non solamente dell'estradizione

della persona, ma altresì, accessoriamente, di quella degli oggetti. Essendo avvenuto di recente che, malgrado la decisione citata del Tribunale federale, un Ufficio di esecuzioni, pignorati certi oggetti appartenenti ad un individuo da estradare, previo sequestro da parte della polizia, si rifiutasse ad eseguire il decreto di estradizione sugli oggetti, questo Tribunale, aderendo a desiderio espresso dal Dipartimento federale di giustizia e polizia, coglie questa occasione per richiamare la vostra attenzione sui principi suesposti (art. 15 LEeF, 17 et 23 OGF).

21. Kreisschreiben (Circulaire) Nr. 4 vom 12. Juni 1913.

Zustellung von Mitteilungen im Betreibungs- und Konkursverfahren an in Deutschland wohnhafte Personen.

Gemäss der Internationalen Übereinkunft betreffend Zivilprozessrecht vom 17. Juli 1905 hat die Zustellung von Schriftstücken in Zivilsachen, also auch der gesetzlich vorgeschriebenen Mitteilungen im Betreibungs- und Konkursverfahren, an im Ausland befindliche Personen durch die zuständige Behörde des betreffenden auswärtigen Staates zu geschehen. Die direkte Zusendung durch die Post ist nach Art. 6 der Übereinkunft nur dann statthaft, wenn sie durch ein Abkommen zwischen den beiden Staaten zugelassen worden ist oder wenn, in Ermangelung eines solchen Abkommens, der Staat, in dessen Gebiet die Zustellung erfolgen soll, nicht widerspricht.

Im Anschluss an einen kürzlich behandelten Spezialfall, in dem ein Zahlungsbefehl an einen in Deutschland wohnhaften Schuldner durch die Post zugestellt worden war, haben wir daher das eidgenössische Justiz- und Polizeidepartement um Auskunft darüber angegangen, wie sich Deutschland zu dieser Frage stelle. Das Departement hat darauf durch die Gesandtschaft die deutsche Regierung um Abgabe einer grundsätzlichen Erklärung ersucht und vom deutschen auswärtigen Amte die Ant-

wort erhalten, dass die Zustellung von Urkunden in Deutschland als ein obrigkeitlicher Akt angesehen werde, der ohne Mitwirkung der dazu berufenen deutschen Behörden nicht zur Ausführung gebracht werden könne. Die Kaiserliche Regierung habe daher stets gegen die unmittelbare Zustellung von Urkunden an in Deutschland wohnhafte Personen durch die Post Widerspruch erhoben, wenn solche Fälle zu ihrer Kenntnis gelangt seien. Aus dem Geschäftsberichte des Eidg. Justiz- und Polizeidepartements für 1910, B Polizeiwesen, III Rogatorien Nr. 14 (Bbl 1911 I S. 450) ergibt sich, dass Deutschland diese Auffassung der Schweiz gegenüber bereits im Jahre 1909 bei Anlass eines konkreten Falles zum Ausdruck gebracht hat.

Um weitere Anstände zu verhüten, geben wir Ihnen hievon gemäss Art. 15 SchKG und Art. 17, 23 OG auf dem Zirkularwege Kenntnis und ersuchen Sie, dafür zu sorgen, dass die Zustellung von Urkunden im Betreibungs- und Konkursverfahren, und zwar sowohl von eigentlichen Betreibungsurkunden im Sinne von Art. 64 SchKG, als von sonstigen Mitteilungen an in Deutschland wohnhafte Personen in Zukunft nicht mehr durch die Post, sondern ausschliesslich durch Vermittlung der zuständigen deutschen Behörde bewirkt werde. Dabei scheint uns grundsätzlich nichts entgegenzustehen, dass die Betreibungs- und Konkursämter sich zu diesem Zwecke direkt an die betreffende deutsche Behörde wenden, da zu den « Gerichtsbehörden » im Sinne der Erklärungen zwischen der Schweiz und Deutschland betreffend den unmittelbaren Geschäftsverkehr vom 1./13. Dezember 1878 doch wohl auch die mit der Zwangsvollstreckung betrauten Organe gerechnet werden dürfen. Immerhin steht es Ihnen, sofern Sie dies für zweckmässiger halten, selbstverständlich frei, den Aemtern Ihres Kantons vorzuschreiben, dass sie sich zur Weiterleitung von Zustellungsgesuchen der Vermittlung einer kantonalen Gerichtsstelle bedienen.